

-LE MONDE DE-
NARNIA

- LE MONDE DE -
NARNIA

Les sept volumes du *Monde de Narnia*
ont été publiés pour la première fois en Grande-Bretagne comme suit :

- The Magician's Nephew*. Copyright © 1955 by C.S Lewis Pte. Ltd.
The Lion, the Witch and the Wardrobe. Copyright © 1950 by C.S Lewis Pte. Ltd.
The Horse and His Boy. Copyright © 1954 by C.S Lewis Pte. Ltd.
Prince Caspian. Copyright © 1951 by C.S Lewis Pte. Ltd.
The Voyage of the Dawn Treader. Copyright © 1952 by C.S Lewis Pte. Ltd.
The Silver Chair. Copyright © 1953 by C.S Lewis Pte. Ltd.
The Last Battle. Copyright © 1956 by C.S Lewis Pte. Ltd.

The Chronicles of Narnia ®, *Narnia* ® and all book titles, characters and locales original to The Chronicles of Narnia, are trademarks of C.S Lewis Pte. Ltd. Use without permission is strictly prohibited.

Published by Editions Gallimard Jeunesse under license from the C.S. Lewis Company Ltd.

The Chronicles of Narnia
Illustrations copyright © 1950, 1951, 1952, 1953, 1954, 1955, 1956 by C.S Lewis Pte. Ltd.
© Gallimard Jeunesse, 2001, 2002, pour la traduction française

www.narnia.com

C. S. LEWIS

- LE MONDE DE -
NARNIA



Illustrations de Pauline Baynes

GALLIMARD JEUNESSE

SOMMAIRE

LE NEVEU DU MAGICIEN

Traduit de l'anglais par Cécile Dutheil de la Rochère

7

LE LION, LA SORCIÈRE BLANCHE ET L'ARMOIRE MAGIQUE

Traduit de l'anglais par Anne-Marie Dalmais

115

LE CHEVAL ET SON ÉCUYER

Traduit de l'anglais par Philippe Morgaut

219

LE PRINCE CASPIAN

Traduit de l'anglais par Anne-Marie Dalmais

347

L'ODYSSÉE DU PASSEUR D'AURORE

Traduit de l'anglais par Philippe Morgaut

475

LE FAUTEUIL D'ARGENT

Traduit de l'anglais par Philippe Morgaut

615

LA DERNIÈRE BATAILLE

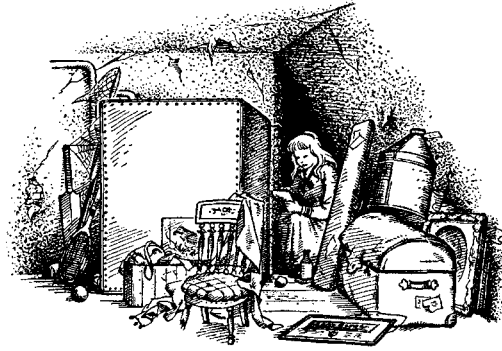
Traduit de l'anglais par Philippe Morgaut

755

LE NEVEU DU MAGICIEN



À la famille Kilmer



CHAPITRE I

LA MAUVAISE PORTE

C'est une histoire qui s'est passée il y a très longtemps, à l'époque où votre grand-père était un petit garçon. Une histoire très importante, car c'est elle qui permet de comprendre comment les échanges entre notre monde et le pays de Narnia ont commencé.

A cette époque, Sherlock Holmes vivait encore à Baker Street. A cette époque, si vous aviez été un petit garçon, vous auriez porté un uniforme de collégien au col empesé tous les jours, et les écoles étaient souvent plus strictes qu'aujourd'hui. En revanche, les repas étaient meilleurs. Quant aux bonbons, je ne vous dirai pas à quel point ils étaient exquis et bon marché, sinon je vous mettrais l'eau à la bouche pour rien. Enfin, à cette époque vivait à Londres une petite fille qui s'appelait Polly Plummer.

Elle habitait dans une de ces longues rangées de maisons accolées les unes aux autres. Un matin, elle était dehors dans le jardin arrière quand soudain un petit garçon grimpa du jardin voisin et montra son visage au-dessus du mur. Polly fut extrêmement surprise car elle n'avait jamais vu d'enfants dans cette maison. Seuls y vivaient M. Ketterley et Mlle Ketterley, un vieux garçon et une vieille fille, frère et sœur. Piquée par la curiosité, elle leva le regard. Le visage du petit garçon était très sale, on aurait dit qu'il avait pleuré puis séché ses larmes en se frottant avec les mains pleines de terre. Le fait est que c'est plus ou moins ce qu'il venait de faire.

– Bonjour, dit Polly.

– Bonjour, répondit le petit garçon. Comment t'appelles-tu ?

– Polly. Comment t'appelles-tu, toi ?

– Digory.

– Ça alors, quel drôle de nom !

– Pas plus que Polly.

– Ah ! si.

– Non.

– En tout cas, moi au moins je me lave la figure, dit Polly, ce qui ne te ferait pas de mal, surtout après avoir . . .

Soudain elle s'arrêta. Elle allait dire « après avoir pleurniché . . . », mais elle se ravisa car elle se dit que ce n'était pas très courtois.

– Oui, c'est vrai, j'ai pleuré, répondit Digory beaucoup plus fort, comme s'il n'avait plus rien à perdre qu'on le sache. Toi aussi, tu pleureras, si tu avais vécu toute ta vie à la campagne avec un poney et un ruisseau au bout du jardin et que brutalement on t'amenait vivre ici, dans ce trou pourri.

– Ce n'est pas un trou, Londres, répondit Polly, indignée.

Mais le petit garçon, trop absorbé par son explication pour y faire attention, continua :

– Et si ton père était parti en Inde, si tu étais obligée de vivre avec une vieille tante et un oncle fou (je me demande qui aimerait), et si tout ça c'était parce qu'il fallait qu'ils s'occupent de ta mère, et si en plus ta mère était malade et allait m . . . mourir . . .

Son visage se tordit alors d'une drôle de façon, comme lorsque vous essayez de retenir vos larmes.

– Je ne savais pas, je suis désolée, répondit humblement Polly.

Comme elle ne savait plus très bien quoi dire et qu'elle voulait changer les idées de Digory en abordant des sujets plus gais, elle demanda :

– M. Ketterley est vraiment fou ?

– Soit il est fou, soit il y a un mystère. Il a un cabinet de travail au dernier étage, dans lequel tante Letty m'a interdit de monter, ce qui déjà me paraît louche. Et puis il y a autre chose. Chaque fois qu'il essaie de me parler quand nous sommes à table – il ne lui parle jamais – elle lui coupe la parole en disant : « Tu vas faire de la peine à notre petit neveu, Andrew », ou « Je suis sûre que Digory n'a aucune envie d'entendre parler de ça », ou encore « Au fait, Digory, tu ne voudrais pas aller jouer dans le jardin ? »

– Et ton oncle, quel genre de choses essaie-t-il de te dire ?

– Je ne sais pas. Il n'arrive jamais à aligner plus de trois mots. Mais il y a encore plus grave. Un soir, à vrai dire hier soir, je suis passé au pied des escaliers du grenier pour aller me coucher et je suis sûr que j'ai entendu un cri.

– Peut-être qu'il y a une folle enfermée là-haut.

– Oui, j'y ai pensé.

– Ou c'est un faux-monnayeur.

– Ou peut-être qu'il a été pirate, comme le personnage au début de *L'Île au trésor*, qui se cache depuis toujours pour fuir ses camarades de bord.

– Fantastique ! s'exclama Polly. Je ne savais pas que ta maison était si passionnante.

– Tu penses peut-être qu'elle est passionnante, mais tu l'apprécierais beaucoup moins si tu devais y dormir. Par exemple, que dirais-tu si tous les soirs, allongée dans ton lit, tu devais attendre que l'oncle Andrew glisse le long du corridor devant ta chambre avec ce bruissement qui fait froid dans le dos ? Et si tu voyais ses yeux, tellement effroyables...

C'est ainsi que Polly et Digory firent connaissance. Comme c'était au début des grandes vacances et que ni l'un ni l'autre n'allait à la mer cette année-là, ils prirent l'habitude de se voir presque tous les jours.

Leurs aventures commencèrent tout simplement parce que c'était un des jours de l'été les plus pluvieux et les plus froids depuis de nombreuses années. Ils avaient donc choisi des activités d'intérieur – d'exploration intérieure pour ainsi dire. Dans une grande maison, ou dans une rangée de maisons, un seul bout de chandelle suffit pour que des trésors d'exploration possible s'ouvrent à vous. Depuis longtemps déjà, Polly avait découvert chez elle une certaine petite porte dans le débarras du grenier, qui donnait sur une citerne cachant un espace très sombre dans lequel on pouvait se glisser en grim pant avec précaution. Cet espace ressemblait à un long tunnel limité par un mur en brique d'un côté et un toit incliné de l'autre, dont les ardoises laissaient passer des rais de lumière. Il n'y avait pas de véritable plancher, il fallait enjamber les poutres une par une car elles n'étaient reliées que par une mince couche de plâtre. En posant le pied dessus on risquait de tomber et de percer le plafond de la pièce inférieure.

Polly utilisait ce petit bout de tunnel derrière la citerne comme un repaire de contrebandiers. Elle y avait monté de vieux morceaux de caisse, des sièges de chaises de cuisine cassées et d'autres objets de ce genre qu'elle avait installés entre les poutres de façon à former une espèce de plancher. Elle conservait en outre un petit coffre qui contenait différents trésors, dont le manuscrit d'une histoire qu'elle était en train d'écrire, et en général quelques pommes. Souvent, elle s'isolait là pour boire un peu de soda au gingembre, si bien qu'avec toutes les bouteilles sa cachette ressemblait encore plus à un repaire de contrebandiers.

Digory aimait beaucoup ce repaire (même si Polly refusait toujours de lui montrer l'histoire qu'elle écrivait) mais il avait surtout envie d'aller explorer les lieux alentour.

– Regarde, dit-il, jusqu'où va le tunnel ? Je veux dire, est-ce qu'il s'arrête là où finit ta maison ?

– Non, les murs ne s'arrêtent pas avec le toit. Ça continue, mais je ne sais pas jusqu'où.

– Alors nous pourrions peut-être traverser toute la rangée de maisons.

– Peut-être... et... oh ! mais je sais ! s'écria Polly.

– Quoi ?

– Nous pourrions entrer à l'intérieur des autres maisons.

– C'est ça, et nous faire prendre pour des cambrioleurs ! Non merci, répondit Digory.

– Tu vas trop loin. Je pensais simplement à la maison qui se trouve au-delà de la tienne.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Eh bien, c'est celle qui est vide. Papa dit qu'elle est vide depuis toujours, depuis que nous avons emménagé ici.

– Dans ce cas, nous devrions aller y jeter un œil, acquiesça Digory, beaucoup plus excité que ne le laissait entendre le ton de sa voix.

Naturellement, Digory pensait – comme vous, certainement, et comme Polly – à toutes les raisons qui pouvaient expliquer que cette maison soit vide depuis si longtemps. Ni l'un ni l'autre n'osait prononcer le mot « hanté », mais tous deux savaient qu'une fois que l'idée était lancée il était difficile de faire marche arrière.

– Si nous allions voir tout de suite ? proposa Digory.

– D'accord.

– Mais n'y va pas si tu n'y tiens pas.

– Si tu y vas, j'y vais, dit-elle.

– Mais comment saurons-nous que nous sommes dans la maison située après la mienne ?

Ils décidèrent de revenir dans le débarras et de le traverser en faisant des pas de la largeur d'un intervalle entre deux poutres. Cela leur donnerait une idée du nombre de poutres qu'il fallait enjamber pour traverser une pièce. Puis ils ajouteraient environ quatre poutres pour le passage qui reliait les deux greniers de la maison de Polly, et le même nombre pour la chambre de la servante que pour le débarras. En parcourant deux fois la longueur totale, ils arriveraient au bout de la maison de Digory. A partir de là, la première porte donnerait normalement sur le grenier de la maison vide.

– En fait je ne pense pas qu'elle soit vraiment vide, dit Digory.

– Comment ça ?

– A mon avis quelqu'un y vit en cachette ; il doit entrer et sortir la nuit avec une lanterne sourde. Si ça se trouve, nous allons tomber sur un gang de bandits désespérés qui nous proposeront une récompense. Une maison ne peut pas être vide depuis tant d'années sans qu'il y ait un mystère, ça ne tient pas debout.

– Papa pense que c’est à cause de l’état de la plomberie.

– Pouah ! Les adultes ont toujours des explications d’une platitude ! rétorqua Digory.

Comme ils n’étaient plus en train de discuter au fond du repaire de contrebandiers, à la lueur de bougies, mais au milieu du grenier, à la lumière du jour, la maison vide paraissait beaucoup moins mystérieuse.

Après avoir mesuré la longueur du grenier, chacun dut prendre un papier et un crayon pour faire quelques additions. Dans un premier temps ils obtinrent des résultats différents, puis ils s’accordèrent, mais là encore ils n’étaient pas entièrement certains d’avoir des résultats fiables. Ils avaient surtout hâte de partir à l’aventure.

– Il faut être le plus discret possible, prévint Polly tandis qu’ils grimpaient à nouveau derrière la citerne.

L’occasion était si exceptionnelle qu’ils avaient pris une bougie chacun (Polly en avait une importante réserve).

Il faisait très sombre, ils avançaient poutre après poutre au milieu de la poussière et des courants d’air, sans dire un mot, chuchotant de temps à autre : « Là, nous sommes de l’autre côté de ton grenier », ou « Nous sommes sûrement à mi-chemin de ta maison... »

Ni l’un ni l’autre ne trébucha, aucune des bougies ne s’éteignit, jusqu’au moment où ils finirent par apercevoir une petite porte au milieu du mur en brique sur la droite. Naturellement elle n’avait ni verrou ni poignée, car c’était une porte conçue pour entrer, non pour sortir. En revanche elle avait un loquet (comme il y en a souvent sur la face intérieure des portes de placards) qu’ils étaient certains de pouvoir tourner.

– J’y vais ? demanda Digory.

– Si tu y vas, j’y vais, répéta Polly.

Ils savaient que c’était risqué, mais ils n’avaient plus aucune envie de faire marche arrière. Digory eut un peu de mal à tirer et tourner le loquet en même temps mais, brusquement, la porte s’ouvrit et ils furent aveuglés par la lumière du jour. Immédiatement, ils comprirent qu’ils étaient tombés sur une pièce meublée – peu meublée, certes. Un silence de mort régnait. La curiosité de Polly fut piquée au vif. Elle souffla sur sa bougie pour l’éteindre et fit un pas à l’intérieur de cette étrange pièce, plus discrète qu’une souris.

La pièce avait la forme d’un grenier, mais elle était meublée comme un salon. Les murs étaient tapissés d’étagères remplies de livres. Un feu brûlait dans l’âtre (n’oubliez pas que c’était un jour d’été exceptionnellement froid et pluvieux) et en face de la cheminée, leur tournant le dos, se trouvait un fauteuil très haut. Entre Polly et le fauteuil, une grande table prenait

presque toute la place, sur laquelle étaient amoncelées toutes sortes de choses – des livres, des carnets, comme ceux dans lesquels on écrit, des bouteilles d'encre, des stylos à plume, de la cire à cacheter et un microscope. La première chose que remarqua Polly était un plateau en bois rouge vif sur lequel étaient posées plusieurs bagues. Celles-ci étaient rangées par paires – une jaune et une verte, un espace, une autre jaune et une autre verte. Elles étaient de taille ordinaire mais on ne pouvait pas ne pas les remarquer tant elles brillaient. Il était difficile d'imaginer des bijoux plus ravissants. Plus petite, Polly eût certainement été tentée de les mettre dans sa bouche.

Le silence dans la pièce était si profond que l'on remarquait tout de suite le tic-tac de l'horloge. Pourtant, pensait Polly, ce n'était pas non plus un silence absolu. L'on percevait un léger – léger, très léger – bourdonnement. Si l'aspirateur avait existé à cette époque, Polly aurait dit que c'était le bruit d'un Hoover que quelqu'un passait sur une large surface, plusieurs pièces plus loin et plusieurs étages plus bas. En fait, c'était un son plus agréable, qui avait quelque chose de plus musical, mais tellement sourd qu'on pouvait à peine l'identifier.

– C'est parfait, il n'y a personne, dit Polly en se retournant vers Digory.

A présent sa voix couvrait un chuchotement. Digory s'avança en clignant les yeux, le visage plus sale que jamais – comme Polly.

– Non, ça ne vaut plus le coup, dit-il, ça n'est pas une maison vide. Nous ferions mieux de partir avant que quelqu'un arrive.

– Qu'est-ce que tu penses que c'est ? demanda-t-elle en indiquant les bagues de couleur.

– Non, s'il te plaît, plus vite nous...

Il ne finit jamais sa phrase car un événement survint alors... Le fauteuil en face du feu se mit soudain en branle et l'on vit se lever – telle une marionnette diabolique surgissant d'une trappe – l'inquiétante silhouette de l'oncle Andrew. Ils n'étaient pas dans la maison vide, ils étaient chez Digory, dans le cabinet de travail interdit ! Les deux amis poussèrent un « Oh ! » de surprise en comprenant leur erreur. Ils auraient dû se douter depuis le début qu'ils n'avaient pas pu aller bien loin.

L'oncle Andrew était grand et élancé, il avait un long visage toujours impeccablement rasé, un nez très pointu, des yeux extrêmement vifs et une épaisse crinière de cheveux en bataille. Digory était absolument sans voix car son oncle avait l'air encore plus inquiétant que d'habitude. Quant à Polly, elle n'était pas vraiment effrayée, mais cela n'allait pas tarder.

Aussitôt, l'oncle Andrew traversa le cabinet comme une furie pour fermer la porte à double tour. Puis il se retourna, darda sur les enfants son regard perçant et fit un large sourire découvrant toutes ses dents.

– Enfin ! s'exclama-t-il. Cette fois-ci, ma sœur, cette imbécile, ne pourra pas mettre la main sur vous !

Quelle drôle de réaction ! elle n'avait rien d'une réaction d'adulte. Le cœur de Polly se mit à battre de plus en plus vite, et les deux amis commencèrent à reculer vers la petite porte par laquelle ils étaient entrés. Hélas, l'oncle Andrew était beaucoup plus rapide. Il se glissa derrière eux, ferma la seconde porte et se planta devant eux. Il se frottait les mains en faisant craquer ses articulations. Il avait de très longs doigts, d'une blancheur éclatante.

– Je suis ravi de vous voir, dit-il. Deux enfants, c'est exactement ce que je voulais.

– Je vous en prie, M. Ketterley, implora Polly, c'est bientôt l'heure du déjeuner, il faut que je rentre à la maison. Pourriez-vous avoir la gentillesse de nous laisser rentrer, s'il vous plaît ?

– Non, pas tout de suite. Je ne vais pas laisser passer une occasion pareille. J'ai besoin de deux enfants, vous comprenez, car je suis au milieu d'une expérience de la plus haute importance. C'est une expérience que j'ai déjà faite sur un cochon d'Inde et qui a eu l'air de marcher. Mais comme les cochons d'Inde ne parlent pas, je n'ai pas les moyens de leur expliquer comment revenir.

– Écoutez, oncle Andrew, interrompit Digory, s'il vous plaît, c'est l'heure du déjeuner, ils ne vont pas tarder à nous appeler. Il faut absolument que vous nous laissiez rentrer.

– Il faut ?

Digory et Polly échangèrent un regard. Ils n'osaient rien dire mais leur regard signifiait « Quelle horreur ! » en même temps que « Nous sommes obligés de nous plier à sa volonté. »

– Si vous nous laissez rentrer maintenant, suggéra Polly, nous pourrions revenir après le déjeuner.

– Ah ! oui, mais qui me garantit que vous reviendrez ? répondit l'oncle Andrew avec un sourire malicieux.

– Bon, bon, se reprit-il, comme s'il avait changé d'avis, si vous devez à tout prix y aller, allez-y. Je comprends parfaitement que deux jeunes gens de votre âge ne trouvent pas très drôle de discuter avec un vieux barbon comme moi, soupira-t-il. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je me sens seul parfois. Mais n'en parlons plus. Allez déjeuner. Seulement il faut d'abord que je vous offre un cadeau. J'ai rarement la chance d'avoir une petite fille dans mon vieux cabinet crasseux, surtout, si je puis me permettre, une jeune fille aussi ravissante que mademoiselle.

Polly commençait à penser qu'après tout il n'était peut-être pas si fou que ça...

– Que diriez-vous d'une jolie petite bague, ma chère ?

– Vous voulez dire une des bagues jaunes ou vertes ? répondit-elle. Ce serait un tel plaisir !

– Non, pas l'une des vertes. J'ai peur de ne pouvoir me séparer des vertes. Mais je serais ravi de pouvoir vous offrir l'une des jaunes, en toute amitié. Venez, approchez-vous et essayez-en une.

Dominant à présent sa peur, Polly était convaincue que le vieux monsieur n'était pas fou. En outre, ces bagues avaient quelque chose d'étrangement irrésistible. Elle s'approcha du plateau.

– Ça alors ! j'en étais sûre, s'écria-t-elle, le bourdonnement que j'entendais devient plus fort par ici, on dirait qu'il vient des bagues.

– Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ? s'esclaffa l'oncle Andrew.

Il eut beau éclater de rire très spontanément, Digory surprit sur son visage une expression d'impatience proche de l'avidité.

– Polly ! Ne fais pas l'idiote ! hurla-t-il. N'y touche pas !

Trop tard. Au moment même où il prononçait ces mots, la main de Polly s'avança pour se poser sur l'une des bagues. Aussitôt, sans un bruit, sans un éclair ni le moindre signal, il n'y eut plus de Polly.

Digory et son oncle étaient seuls dans la pièce.